

Avec « Sauf riverains »,
l'écrivaine revient sur les lieux
de son enfance et renfloue
son passé familial. Sensible

Emmanuelle Pagano et ceux de la même eau

XAVIER HOUSSIN

Avec le lac, le paysage s'est rempli. Envahi d'une eau bleue, calme, à peine dérangée par le vent de surface qui s'en va clapoter, doucement, aux graviers et aux sables des berges. S'éponger dans la ruffe, cette roche d'argile et d'oxyde de fer, dure et tout autant friable, qui fait ici la terre rouge carmin. Entre les Cévennes et les Causses, la montagne Noire et les vallées languedociennes

lac, des lacs. De son lac et de son enfance.

Emmanuelle Pagano est de la même année que la mise en eau de la retenue du Salagou. A la fin de l'été 1969, sa famille faisait là-bas les dernières vendanges des vignes de son grand-père Benjamin. Qui seraient bientôt complètement recouvertes. Quelques semaines plus tard, elle et sa sœur jumelle, son « à peine petite sœur », naissent à Rodez, à une centaine de kilomètres au nord. Le plateau du Larzac sépare le pays de son père de celui de sa mère, celui « d'en bas » de celui « d'en haut », mais l'eau les rassemble, les fait se ressembler. Le Lézou, en Aveyron, est en effet



Emmanuelle Pagano, 2010. GEOFFROY MATHIEU/OPALE/LEEMAGE

SANS OUBLIER

Parenthèse enchantée

Dans le souvenir du narrateur, c'est une parenthèse enchantée, dans les années 1980. Enfant mal-aimé, il a, à 23 ans, entrepris et abandonné des « études sans queue ni tête », et habite une chambre de bonne près de la porte de Clignancourt, à Paris. Par la grâce d'une rencontre, il se trouve convié aux fêtes fameuses de Mathilde, dans une banlieue aisée. Lecteur de Bove et de Calet, merveilleux géographe des lisières, Dominique Fabre porte un regard plein d'humanité sur tous ces compagnons de rencontre, de l'un à l'autre de ces deux mondes, du patron de bar et de l'Égyptien sans carte de séjour, à Mathilde, danseuse gracile et délicate, et à Sylviane l'infirmière : « *La vie des autres, comment ne pas s'y laisser enfermer par moments ?* » A eux tous, il dédie une



Les soirées
chez Mathilde
Dominique
Fabre

« longue ballade »,
une sorte de « can-
tate », nostalgique
et attachante. ■

MONIQUE
PETILLON

Les Soirées
chez Mathilde,
de Dominique Fabre,
L'Olivier,
240 p., 18,50 €.



Maitresse et esclave

Autour des destins liés, dans la Louisiane du XIX^e siècle, d'Eleonor, fille de propriétaire terrien, et de sa servante, Eve, la Québécoise Denise Portier tisse un roman convainquant autour de la guerre de Sécession. Pourtant, la clameur

et les gangues languedociennes, la retenue d'eau du Salagou, dans l'Hérault, s'étend sur plus de 700 hectares que la construction du barrage a inondés. Par endroits émergent encore des cimes d'arbres isolés. Les collines sont devenues des îlots, des presqu'îles. Qui sait encore ce qu'il y avait avant...

Ce grand lac est la mer intérieure du nouveau livre d'Emmanuelle Pagano. *Sauf riverains* forme le deuxième volume de sa « Trilogie des rives », commencée en 2015 avec *Ligne & Fils* (POL), une exploration sensible du cours du temps et des cours d'eau qui lui fait rassembler les souvenirs, les récits, pour les mêler, les fondre dans le flot des rivières et des fleuves, et dans les profondeurs des étendues douces et salées. Il y a longtemps d'ailleurs qu'elle brasse toutes ces histoires d'eaux. Dans *Les Adolescents troglodytes* (POL, 2007), elle évoquait une ferme engloutie. Un lac artificiel. Un autre lac aussi, volcanique. Et dans son recueil de nouvelles, *Un renard à mains nues* (POL, 2012), elle parlait encore du

Levezou, en Aveyron, est en effet un territoire de lacs. Au fond desquels, aussi, reposent sous les algues les hameaux sacrifiés, les cultures noyées.

Sauf riverains explore la « cartographie personnelle » d'Emmanuelle Pagano. Une longue traversée où se croisent la généalogie, la géologie et la géographie, la flore, la faune et la vie des gens. C'est un singulier voyage à travers les époques et les dates qu'elle ancre dans une lointaine perpétuité. Au

C'est un singulier voyage à travers les époques et les dates que l'auteure ancre dans une lointaine perpétuité

gré d'une mémoire qu'il faut réinventer sans cesse pour mieux la faire sienne, pour mieux l'assurer. Et qui, également, s'éveille, se réveille à chacune des sensations, des mots, dont elle a su garder l'écho. Avec ce nouveau texte, elle franchit un pas décisif du gué. « Ce

livre, prévient-elle, sera le premier chantier qui me ramènera vers mes cimetières, tombes et archives familiales. Ses phrases ne seront plus faites à la fois d'empathie et de sentiment d'étrangeté comme celles des romans précédents. Leur familiarité me touchera de plein fouet au détour d'un chemin, un chemin posé sur l'eau du lac d'en haut. »

Reviennent, au plus proche, les visages de Benjamin et de Lydie, ceux d'Henri et d'Angèle, grands-parents paternels et maternels. Mais leur souvenir se boucle avec une foule d'hommes et de femmes qui surgissent, qui s'agrègent, issus d'une lignée commune, d'un immédiat voisinage. C'est au milieu du XIX^e siècle, Louis Virenque, l'aïeul qui perd sa ferme au jeu, entraînant les siens dans la ruine, et qui finit sa vie misérable et abandonné. C'est son fils Alexandre, rageur, rebelle, volontaire. Et, plus avant encore, d'autres noms et d'autres destinées. On trouve des laborieux et des châtelains, des bergers, des vigneron, un bénédictin facteur

d'orgues, des fous, des notables, un pamphlétaire anticolonialiste devenu naturiste militant et adepte de l'hydrothérapie. Tous sont de la même eau. Tous ont bu à la même source.

« Quand on écrit, les choses s'installent dans leur nom. » Ainsi en est-il, dans ce livre troublant, des plantes et des bêtes, mais aussi des souvenirs. Noms d'espèces et noms de famille. Nous sommes aujourd'hui tout ce qui était avant. Cette émotion d'appartenance absolue au monde, cette fusion emporte, depuis l'enfance, tout ce grand roman des origines d'Emmanuelle Pagano. Il est dédié à la mémoire de son oncle Lucien, qui lui a permis, parce qu'il se souvenait de tout, d'aller au bout de son « récit enchevêtré ». Lucien, à la fin, avait perdu la tête. « Devenu quelqu'un d'autre. » Perdu, englouti. Noyé. ■

SAUF RIVERAINS.

TRIOLOGIE DES RIVES II, d'Emmanuelle Pagano, POL, 396 p. 19,50 €.

Le baron encagé

Un homme vit confiné, sous peine de mort, dans un grand hôtel de Palerme. Oscar Coop-Phane, romanesque

FLORENCE BOUCHY

Condamné à vivre dans un palace. Voilà un châtimement étrange, une torture raffinée que l'on hésite d'abord un peu à trouver cruelle. D'ailleurs, l'éditeur croit utile de nous avertir que le nouveau roman d'Oscar Coop-Phane est inspiré d'une histoire vraie. Sans doute craint-il que le lecteur ne prenne pas suffisamment au sérieux cette histoire de mafieux enfermé à Palerme, à l'Hôtel des Palmes, jusqu'à la fin de ses jours. Ce

Dans la chambre et les salons de l'hôtel où il est confiné, libre d'y vivre comme il l'entend à condition de ne jamais tenter d'en sortir, le baron de Stefano paie l'affront fait à un puissant clan local. Il a tué d'un coup de fusil un enfant en train de voler des fruits dans son jardin. Le charpateur était le neveu de L'Autruche, le parrain régnant sur la région; le crime ne peut rester impuni. Mais les affaires du baron sont florissantes, on ne peut l'éliminer. On l'épargne, donc, en le mettant à l'écart, sous la surveillance d'un garde qui, du trottoir d'en face, veille scrupuleusement au respect de la peine.

« Je ne suis pas vraiment exclu, se dit le baron, la vie vient jusqu'à moi, bien réduite, mais les codes sont les mêmes – et

même la rue. (...) L'information remonterait et ils essaieraient de m'attraper. Mais alors, il faudrait que je vive caché, or, à quoi bon respirer le monde si j'y perds mon identité? » L'homme est infâme, il ne regrette d'ailleurs à aucun moment son geste. Mais le lecteur ne peut que se laisser griser par le rythme de cette vie que le baron doit réinventer pour rester lui-même.

MÂCHER LA POUSSIÈRE, d'Oscar Coop-Phane, Grasset, 320 p., 19 €.

trois nuits ou pour un verre ». Parce que la

avec virulence les règles d'usage des lieux aux malotrus, convainc les femmes qui lui plaisent de rester avec lui pour la nuit.

Et le temps passe et s'étire, dans la répétition des nouveautés. Quand l'intensité manque, la morphine lui apporte les rêves attendus. Puisqu'il ne peut sortir, il fait venir le monde à lui. Sa chambre devient « un relais incontournable dans les périples ombragés des nocteurs de la ville ». Dans la kyrielle de visiteurs et voyageurs qui passent à l'Hôtel des Palmes se détache un original, Raymond, dans la figure de qui l'on reconnaît sans difficulté l'écrivain Raymond Roussel (1877-1933). La présence de ce personnage riche, excentrique et mélancolique dans ces murs et dans ces

de succession. Pourtant, la clameur des combats est lointaine; le sort des esclaves se joue à distance, sans eux. C'est d'un personnage à l'autre, d'une maison à l'autre, que la romancière décrit la vie quotidienne de ceux restés à l'arrière et la violence ordinaire de l'esclavage. Chaque volet du roman est suivi de la description minutieuse d'un modèle de court-pointe tissé par les couturières de Gee's Bend, dans l'Alabama. A leur image (et à celle des Etats-Unis), ce roman est un « patchwork » – de personnages, de lieux, de voix. Il invite à prendre du

recul, afin que les milliers de pièces dépareillées qui constituent l'existence apparaissent comme un tout. ■

CLOTILDE RAVEL
► *La Porte du ciel*, de Dominique Fortier, Les Éditions Escales, 296 p., 19,90 €.



Un crépuscule algérien

Toute jeunesse est vaincue, balayée par le temps. Difficile pourtant d'imaginer défaite plus aride que celle dont Pierre Mari fait la matière de son nouveau roman, ample et passionnante chronique de la fin de l'Algérie française, racontée du point de vue de jeunes colons. « Aux prises avec l'espérance inusable de ceux que j'aimais », dit-il, le narrateur observe, à bonne distance d'abord, les combats militaires et idéologiques, la foi puis la colère qui enflamment tour à tour ses amis, le racisme aussi bien que l'utopie d'une fraternisation avec les Arabes, rêve éphémère, qui venait bien tard. Alors la violence emportera tout, et l'emportera lui-même, débordé par les sentiments des autres; par sa propre nostalgie aussi, basse continue derrière le tintamarre de l'Histoire, qui ne justifie rien, qui ne compense pas l'injustice dont les héros de Pierre Mari auront été les acteurs plus ou